

Bruno LATOUR
OU ATERRIR ?
Comment s'orienter en politique
La Découverte, Paris, 2017

Bruno LATOUR est un auteur que j'aime fréquenter. Il tente de penser notre monde en combinant, comme chacun d'entre nous, divers points d'appui : philosophie, sociologie, anthropologie... franchissant ainsi les frontières des disciplines. Il est d'autant plus étonnant que, malgré les nombreuses références¹, il ne fasse aucun lien avec le travail d'Edgar MORIN qui va dans la même direction méthodologique.

Sauve qui peut, chacun pour soi

Pour démarrer l'ouvrage, une remarque qu'on ne manquera pas, il le fait lui-même d'ailleurs, de soupçonner de complotiste, mais vraiment systémique : comment relier globalisation, *et* explosion des inégalités *et* changement climatique ?

Une hypothèse nous est proposée, et qui, pour cynique qu'elle soit, me semble tout à fait solide : les « dirigeants » ne croient plus possible de conduire les peuples vers un monde meilleur grâce au progrès ; ils ne veulent que « *se mettre à l'abri hors du monde* » (p 10), préservés des catastrophes qui attendent ceux d'en bas (de cordée). Ce qui valide clairement cette proposition, c'est l'attitude de Trump qui veut sauver l'Amérique en laissant couler le reste du monde, comme si les USA étaient hors planète. Trump n'est pas un clown. Sa mèche blonde de leader mondial et ses coups de menton mussoliniens devraient réveiller nos mémoires ! Ce qu'il croit, c'est le contraire de ce qu'il dit : pourquoi bâtir tant de murailles autour des Etats Unis s'il n'était vraiment persuadé de la catastrophe annoncée du réchauffement climatique ? Son discours « climato-négationniste », qualificatif nettement plus juste que climato-sceptique, *America first and Great again*, exprime clairement qu'il n'y a pas à ses yeux de place pour tout le monde dans le canot de sauvetage ! Il est donc bien persuadé que la terre s'enflamme(ra).² Le chacun pour soi s'est emparé des Etats, parce que les « élites » ne croient plus que tous peuvent s'en sortir ! Nul complot dans tout ça, un cynisme assumé seulement, mais qui ne peut pas dire le fond de l'affaire : inutile maintenant d'aider les plus démunis ou les plus faibles puisqu'ils ont vocation à disparaître !

Mais c'est une illusion de croire que l'on peut survivre en détruisant l'écosystème dont nous avons (tous) besoin.

Déplacer gauche et droite autour d'un nouvel axe

Très schématiquement, Bruno LATOUR nous propose de comprendre la situation à partir de quatre « attracteurs » : le Global-progrès, Le Local-régressif, le Hors sol-utopique et le Terrestre. D'après lui, les trois premiers nous attirent vers de fausses solutions, seul le quatrième peut nous aider à repenser la situation créée à l'ère de l'anthropocène, c'est-à-dire notre époque, où les activités humaines réveillent les activités de la terre d'une manière telle que cela compromet la survie même de notre espèce, et pas seulement d'elle. L'idée d'un progrès dont tous devraient également profiter n'est plus viable. Elle servait à opposer la droite et la gauche, mais devant l'impasse du progrès lui-même, cette division n'est plus tenable. Par contre, en la repensant par rapport à l'axe Hors Sol – Terrestre, on peut lui redonner un contenu très différent mais sensé. Je vous laisse le plaisir de découvrir les schémas et les arguments qui explicitent ces idées (il faut s'accrocher un peu quand même !).

¹ Hélas, de mon point de vue, renvoyées en fin d'ouvrage, ce qui « casse » la lecture. Vivent les notes de bas de page !

² Trump oriente le débat vers les *causalités* (humaines qu'il nie) pour ne pas remettre en question le standard de vie américain (cf. Busch père et fils) et masquer la stratégie qui tient tout à fait compte des *conséquences* (que faire ? Qui sera à l'abri, et comment?)

A partir de ces redéfinitions, il devrait être possible de dépasser la vieille opposition droite-gauche héritée des places à la chambre des députés en 1789 à propos d'un problème de veto royal. Mais cela remet profondément en question des sentiments d'appartenance qui nous sont familiers... et confortables.

La systémique peut aider...

Je voudrais souligner seulement des convergences et des divergences possibles avec la pensée systémique telle que je la conçois, pensée qui, si elle était davantage partagée, simplifierait de beaucoup les dialogues, et peut-être même la présentation faite dans ce livre.

Ainsi ce que Bruno LATOUR nous propose comme définition de la Terre, agent des transformations, correspond à la déjà ancienne définition systémique du *contexte* considéré comme une « construction », que nous construisons et qui nous construit aussi. Ce n'est donc pas un décor « passif » mais pleinement un agent.

Son idée *d'engendrement*, qu'il oppose à la *production*, correspond, dans le langage systémique, à la différence entre les processus et les objets produits par le processus. Les processus sont mouvements, co-influences, évolution, dialogues, oppositions et coopérations.

A son « ni » (le Local) « ni » (le Global), la systémique nous inviterait à penser davantage en *et* (de l'agir local) *et* (de penser le Global), suivant là J. ELLUL (1932 !) et E. MORIN. Le problème du flou des *limites* (p 132) ne me semble pas pensable sans référence au corps, avec ses multiples limites différentes. L'homme reste au centre de son action. Le problème n'est pas de l'en enlever, mais de l'entourer, d'intégrer ces volumes d'inclusion. La question, toujours ouverte, devient alors : jusqu'où ?

Dans le même ordre d'idée, différencier une mondialisation-moins et une mondialisation-plus, c'est apparemment croire que l'on pourrait séparer les avantages des inconvénients. Ce qu'on ne fait hélas qu'en contextualisant d'une manière particulière, c'est-à-dire en ne prêtant attention qu'à une partie des éléments d'un système (choisis parmi ceux qui agissent et/ou ceux qui pâtissent).

De même, sa proposition de « *d'abord décrire* », « *inventorier.../...de quoi se compose le Terrestre pour nous* » (p 119) me semble un peu trop oublier que toute description est partielle, et partielle, qu'elle construit aussi ce qu'elle objective, qu'aucun inventaire ne sera exhaustif (il ne serait jamais fini !), mais que sa fragilité même rejoint la prudence dans l'action que recommandait déjà Aristote, et que cela ouvre sur la nécessaire coopération des savoirs (et des ignorances !).

Mon animisme naturel me pousse à penser que lorsque la nature était peuplée de dieux plus ou moins minuscules, l'homme la traitait avec plus d'attention ; elle était alors matière-vie-partenaire, et non matière-objet-ressource. L'homme s'excusait de lui emprunter quelque chose de nécessaire à sa survie, et avait conscience de lui faire (du) mal. Les monothéismes ont un ingrédient de destruction. Il le sont encore semble-t-il.

D'autre part, j'aurais eu tendance à rappeler que les USA sont sortis de leur isolationnisme et devenus la première puissance du globe grâce aux guerres mondiales qui ont imposé un formidable développement de leurs investissements industrialo-militaires. Le budget militaire de l'Amérique est toujours le plus important de tous les pays³ ! C'est-à-dire que la notion de guerres est constitutive de l'épanouissement économique américain... à condition qu'elles se déroulent ailleurs que chez eux, mais quelque part quand même. Et même dans les étoiles !

En soulignant cela, il n'est pas question d'américanophobie primaire, mais de mesurer la puissance des intérêts, de plus en plus mondialisés, qui s'opposent à la construction d'une arche de Noé qui pourrait contenir tous les humains ; or il n'y en a qu'une, c'est la Terre elle-même, comme effectivement Bruno LATOUR y insiste.

Un livre qui invite à la réflexion, à la discussion, au dialogue,... et à une action concertée. Effectivement, cela suppose aussi des concepts partagés.

³ La France arrive au 5^{ème} rang, avec un budget environ 11 fois moindre que les USA